

Nouvelle version du mythe *Steve Jobs* de Danny Boyle

Marie-Paule Grimaldi

Volume 34, Number 1, Winter 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/79899ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Grimaldi, M.-P. (2016). Review of [Nouvelle version du mythe / *Steve Jobs* de Danny Boyle]. *Ciné-Bulles*, 34(1), 51–51.



Steve Jobs

de Danny Boyle

Nouvelle version du mythe

MARIE-PAULE GRIMALDI

« No time to be polite or realistic. » Cette phrase prononcée par Steve Jobs, dans les premières minutes du film de Danny Boyle (**Trainspotting**, **Slumdog Millionaire**), semble avoir été la devise du réalisateur pour son approche renouvelée du biopic qu'il propose pour dépeindre celui que plusieurs considèrent comme un génie de l'entrepreneuriat. Cofondateur d'Apple et instigateur d'une nouvelle ère technologique, Jobs fascine. Depuis son décès, il y a quatre ans, c'est déjà la deuxième production qui lui est consacrée; mais pas question, cette fois, de miser sur l'aspect ascension d'un révolutionnaire dans une bête chronologie, comme l'avait fait le faible **Jobs** de Joshua Michael Stern en 2013. Boyle et le scénariste Aaron Sorkin (**The Social Network**) présentent un mégalomane visionnaire, capable de concevoir l'impossible et de le réaliser, un stratège sans inhibitions dans toute sa puissance, bien qu'aux limites de l'antihéros. Ce sont les mécanismes de cette puissance que **Steve Jobs** tente de décortiquer, comme un scalpel découpant l'enveloppe pour arriver au nerf de son sujet, quitte à remodeler les événements pour les besoins d'une rythmique et d'une esthétique cinématographiques.

Trois temps, trois actes où se rejouent les mêmes histoires, pour montrer l'évolution du personnage et l'approfondir à la fois, sont orchestrés par Boyle. On est plongé dans les coulisses des lancements de produits les plus emblématiques de la marque, environ 30 minutes avant leur dévoilement public. Il y a d'abord la présentation du Macintosh en 1984 (Jobs jeune, dévoré d'ambition, intransigeant et obsessif), puis celle du cube NeXT en 1988 (somme toute, un objet vide, sorte de cheval de Troie du monde des affaires) et, finalement, celle du iMac en 1998 (auréolé d'un indéniable succès et plus mature, Jobs propose un regard autocritique). Chaque fois, les mêmes personnages reviennent, porteurs d'une dimension du sujet et du film: sa directrice marketing, bras droit de toujours, permet d'illustrer la pression et la tension de l'ambition; John Scully, ex-directeur d'Apple, incarne la guerre de pouvoir teintée de psychanalyse; Steve Woznyak, cofondateur d'Apple en quête de reconnaissance, sert à souligner l'arrogance du personnage et l'importance de son *ego* dans ses dynamiques professionnelles. Il y a aussi l'ami-ingénieur, pour montrer le côté dictateur de Jobs; sa première fille et son ex, pour la dimension humaine ambiguë et la couche d'émotion. Quelques rares *flashbacks*, imbriqués dans les trois actes complètent cet assemblage, révélant la complexité de la personnalité de l'homme. **Steve Jobs** est un

portrait sans complaisance — peut-être attribuable à la présence du vrai Woznyak comme conseiller au scénario — d'un homme à l'ambition sans limites, prenant plus d'une fois Dieu en exemple, ayant comme modèles Bob Dylan et Gandhi. Malgré ce regard dur, aucune ombre n'est véritablement portée à son succès et le film donne à son sujet une finale tout en rédemption, évitant ainsi de pousser trop loin la critique.

L'image est soignée (comme pour les produits Mac) et illustre chaque époque par différents formats: 16 mm, 35 mm et numérique. Danny Boyle offre à nouveau une réalisation très nerveuse, style qui fait sa marque depuis ses débuts, et construit le film sur un souffle de *thriller* politique, appuyé par la plume rompue au genre de Sorkin. Cela dit, même si la caméra s'attache à montrer le point de vue de Jobs, et parfois même de son imaginaire, les dialogues sont en surabondance et constituent l'essentiel du film. Une certaine lourdeur est conséquente, sauvée par l'excellente distribution qui incarne avec justesse l'entourage d'un Michael Fassbender devenu Jobs, tant son charisme et son interprétation rejoignent parfaitement l'image populaire du personnage. Mais si, par son approche originale, le film permet de capter l'énergie d'un être de puissance, on en ressort avec l'impression d'être néanmoins resté en surface, d'avoir simplement revu le mythe, et non de l'avoir percé. **BE**



États-Unis / 2015 / 122 min

RÉAL. Danny Boyle **SCÉN.** Aaron Sorkin, d'après le livre éponyme de Walter Isaacson **IMAGE** Alwin H. Kuchler **MUS.** Daniel Pemberton **MONT.** Elliot Graham **PROD.** Guymon Casady, Christian Colson, Mark Gordon et Scott Rudin **INT.** Michael Fassbender, Kate Winslet, Seth Rogen, Jeff Daniels, Michael Stuhlbarg, Katherine Waterston **DIST.** Universal